

Restauration des vieilles maisons

par Michel LEFORT

Il y a plusieurs mois, Michel Lefort nous avait proposé une vaste étude sur l'architecture tregorroise. La série d'articles que nous avions publiée alors avait intéressé de nombreux lecteurs qui l'avaient découpé, semaine par semaine, pour la conserver.

Voici, en complément - en guise d'introduction et de conclusion - deux chapitres qui complètent l'étude : d'une part en situant l'architecture de notre

région dans la variété des styles bretons, d'autre part, en dégageant de deux restaurations bien menées quelques enseignements.

Toutefois, ces deux derniers chapitres ne livrent toute leur richesse que dans la mesure où ils font partie du plus vaste ensemble de l'étude globale que nous avons déjà publiée.

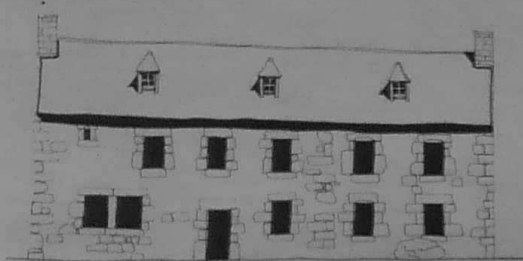
Nombreux sont ceux qui, admirant nos vieilles pierres tregorroises s'exclament : « Ah ! si j'avais une maison comme ce ! ».

Sans vouloir décourager les bonnes volontés, je pense qu'il vaut mieux avertir tous les restaurateurs en herbe des difficultés multiples que pose l'aboutissement complètement réussi d'une pareille entreprise sur beaucoup de points techniques, esthétiques et financiers.

Je suis partisan de conseiller les amateurs de vieilles ruines d'évaluer sérieusement l'importance du projet et des besoins qui en découlent. Une

petite restauration convenablement exécutée vaut, à mon avis, beaucoup plus sur le plan architectural et humain, qu'une réalisation de grande envergure, mais de qualité médiocre.

Prenons deux exemples (dessins a et b) qui perdent une partie non négligeable des agréables proportions de base par de simples détails. D'une part, l'introduction du doublage d'une baie (dessin a) dénature un peu le rythme général et, d'autre part (dessin b), l'élargissement de l'entrée, le non-respect des dimensions traditionnelles entraînent un appauvrissement global de la façade.



La ferme de Crech Seach a été entièrement redessinée par M. Roger Le Flanchec, architecte à Trébeurden, qui a su respecter les normes traditionnelles (façade est et ouest) et ouvrir plus largement la façade sud pour profiter du soleil au maximum, comme le demande actuellement notre confort moderne.

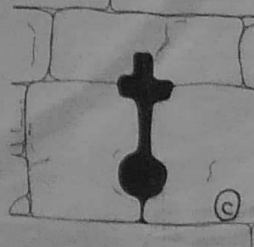
Remarquons la tour, élément vertical très important qui distribue les chambres du premier niveau.

La restauration contrôlée par M. Mauger (dessins e et f) est intéressante sur plusieurs points.

Primo : Une bonne exécution dans la maçonnerie et un bon rythme des percements variés et bien proportionnés.

Secundo : L'introduction d'une courbe dans le dessin de la cour assouplit avec bonheur la rigidité du carré formé par les bâtiments principaux et les crèches.

Tertio : L'abondance d'éléments variés (dessin c) contribue à examiner considérablement les façades extérieures et intérieures.



En effet, l'encadrement en maçonnerie est particulièrement soigné, comme nous le montre le dessin d du porche d'entrée. Le doublage n'est pas ici une simple décoration, le percement le plus petit des baies est soigné, plus proche de l'entrée que d'être un détail réservé au passage auto ou hippomobile.

D'autre part, l'introduction d'un « portager » et d'un « évier » (dessins e et f) renforce la richesse de l'espace intérieur donnée par la qualité des joints de maçonnerie brute apparente succédant aux panneaux crâpis réfléchissant la lumière, créant ainsi un jeu d'ombre et de lumière qui renforce l'intimité de volume intérieur.

Je ne vais pas multiplier ici les nombreux exemples réussis de réhabilitation, mais j'espère que les deux restaurations exposées (ici) illustrent bien l'esprit dans lequel il faut concevoir un tel projet, en respectant toutes les relations inter-espace qui sont prédominantes. Il faut toujours doser son intervention moderne et rechercher l'harmonisation optimale entre le respect de la tradition et les contraintes posées par le confort moderne, sanitaire et ménager.

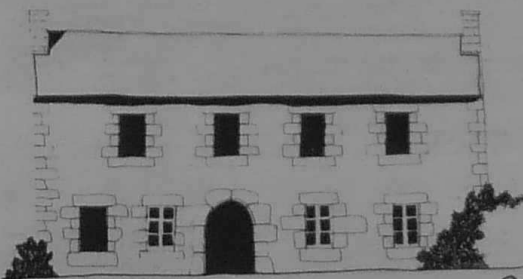
Notons que le simple fait d'introduire des éléments nouveaux peut considérablement modifier l'architecture extérieure et même intérieure du bâtiment en question, et, avant de commencer un chantier de rénovation, il faut se documenter, rechercher les bons exemples, s'en inspirer, mais ne jamais copier car, dans l'architecture bretonne, aucune forme, aucun élément ne peut être considéré comme exclusif d'une époque ou d'un style. Au contraire, c'est la diversité infinie des compositions qui permet d'obtenir en façade ces volumes gracieux et bien proportionnés qui font l'admiration de tous.

Aucune règle n'est donc prédominante, mais il existe cependant une ligne directrice globale qu'il faut respecter afin d'éviter les quelques exemples affligeants qui s'effaceront de notre mémoire par leur médiocrité.

Bon courage !

Michel LEFORT

Élévation d'une ferme restaurée en Tregor. Le rythme des baies est déformé, complètement le rythme existant qui perd beaucoup de son intérêt. Cependant l'aspect traditionnel est bien rythmé sur la façade restaurée.



Élévation d'une ferme restaurée de la région de Tregor. Bien mieux dans l'ensemble que dans le parti architectural d'élargir considérablement l'entrée qui perd son caractère traditionnel.

Les deux réalisations suivantes (dessin d) d'élévation de Crech Seach (photo) possèdent, par contre, beau-

coup de caractère, bien qu'exécutées dans un esprit différent.



La semaine prochaine

« Les différents styles bretons »

ARCHITECTURE

Chaque région a son caractère

par Michel LEFORT

La Bretagne se divise en plusieurs régions toutes aussi attrayantes les unes que les autres : le Guérandais et la Brière, le Broerock, le Porhoët et le Vannetais, les Cornouailles, le Trégor, le Goëlo et enfin le pays Gallo. Ces régions ont des caractéristiques climatiques, géologiques et sociales différentes qui se retrouvent naturellement dans la construction traditionnelle.

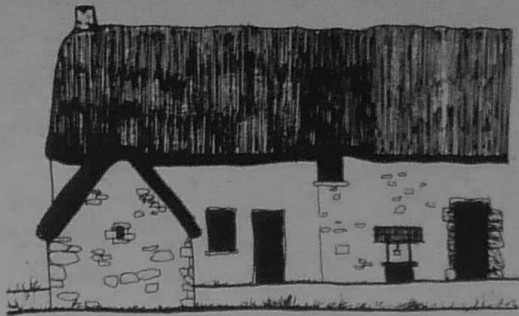
Le Guérandais, par exemple, qui est le pays côtier des paluds, voisine avec les marais de Grande Brière qui ont influencé fondamentalement l'architecture (dessin 1) aucun bloc de maçonnerie de granit ou de schiste, mais du pisé (blocs d'argile séchés au soleil), pas d'ardoises en couverture, mais de pailles anquées ou de javelles de roseaux formés par le marais.

La maison des Cornouailles : elle ne possède pas de superstructure et est édifiée directement sur la terre battue, les murs étant édifiés à l'aide de pierres de granit brut, comme nous le montre

l'exemple de Saint-Rival (dessin 4). Ce bâtiment à deux niveaux est divisé en deux éléments bien différenciés. Le rez-de-chaussée est partagé entre l'étable et l'habitation, le volume sous

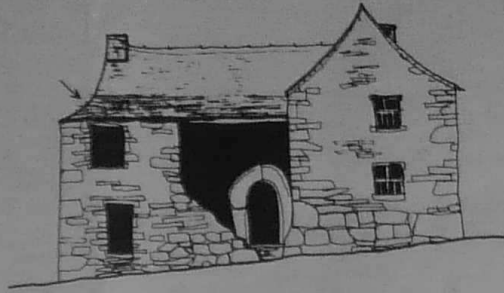
l'escalier extérieur abrite la soue à porcs. L'étage doté d'un second foyer forme un logement indépendant destiné à être loué. La pente du toit d'ardoises est faible et infléchi par des coyaux est indiqués en gras par une flèche.

Au pays Gallo, les maisons traditionnelles utilisent les matériaux locaux : le granit au nord, le schiste au centre et au sud le pisé.



Elevation

Maison rurale à St-Lyphard en Grande Brière et l'appentis qui la prolonge. La vue de son pignon permet de constater le débordement de son toit en chaume de roseaux et la technique de sa pose.



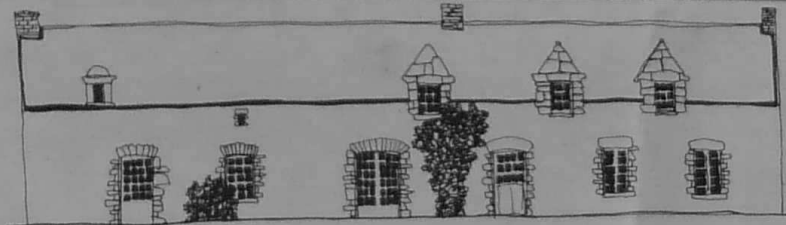
Elevation

Maison à étage et escalier extérieur à St-Rival. Le rez-de-chaussée est partagé entre l'étable et l'habitation. Le volume sous l'escalier abrite la soue à porcs. L'étage doté d'un second foyer constitue un logement indépendant destiné souvent à un locataire. On remarque la faible pente de son toit d'ardoises du pays, infléchi par des coyaux.

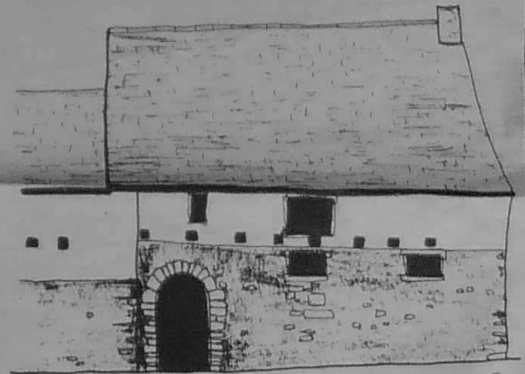
Le croquis 2 représente une récente restauration qui, bien qu'agréable par ses proportions, ne correspond pas à

l'architecture régionale en Brière. En effet, l'apport d'éléments non contrôlés par l'architecte contribue à détruire

l'esprit traditionnel que l'on a voulu retrouver dans cette restauration.



Maison en Brière restaurée récemment. On remarque l'apport d'éléments non contrôlés par l'architecte ou la situation régionale de la maison.



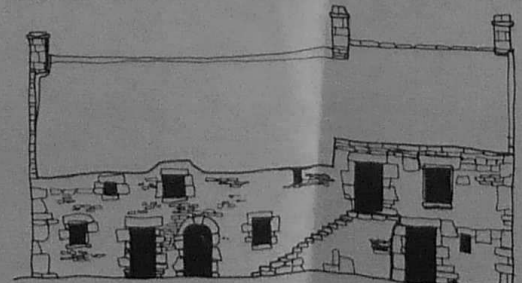
Elevation

Ancienne habitation des environs de Montfort en pays rennais. Le pisé entre pour une large part dans la construction de l'édifice. Le nombre de baïsses de ce genre encore habités prouve la solidité d'un matériau dont on vante encore les qualités thermiques.

Le Broerock, le Porhoët et le Vannetais offrent une grande variété dans la conception générale des bâtiments, mais l'isolement des fermes et des hameaux produit par de vastes espaces arides ou landes, a préservé l'architecture rurale traditionnelle d'un essor trop rapide et du progrès (dessin 3). La maçonnerie est généralement constituée de blocs irréguliers de granit, les interstices résiduels étant comblés par des pierres plates. Les linteaux sont en gros blocs monolithiques et les chaînages d'angle font l'objet d'un soin particulier.



L'exemple de la ferme de Locmalo (dessin 3) en Broerock est significatif. La libre répartition des ouvertures ne relève d'aucun système, seuls les quelques impératifs techniques interviennent. L'agréable composition en élévation est donnée par cette libre disposition des percements et l'apport d'éléments fondamentaux, tel l'escalier extérieur, renforce le rythme harmonieux des ouvertures.



Notons que le climat relativement clément au sud de la péninsule armoricaine autorise un étage et par conséquent l'escalier conduisant au niveau supérieur prend une importance considérable que l'on remarque par le soin apporté à la maçonnerie, bien que la silhouette générale soit très simple et dépourvue d'ornements superficiels.

M O T S C R O I S E S
O C R O I S E S



Une des deux têtes du bénitier encadré dans le mur : elle présente un visage plus fin et plus agréable que l'autre. L'artiste avait deux modèles ou a su distinguer des types humains différents.

ROSPEZ : Plaidoyer pour une église sans style

A vivre quotidiennement près d'un monument, on finit par ne plus le voir puis par ne plus l'admirer. Il en est ainsi de l'église de Rospez, que beaucoup trouvent dénudée, voire laide car trop massive et dépourvue de flèche. Eh bien regardons de plus près.

La flèche prévue. L'architecte n'a pas prévu de contreforts pour la partie intérieure, vers la nef ; de ce côté, la tour présente en effet un mur de 20 m de haut sur 0,70 m d'épaisseur et percé de nombreux trous (porche, tribune). Pourquoi n'a-t-on pas alors rectifié le plan ?

Derrien ; enfin, le vitrail de sainte Françoise fut offert « en souvenir de la mère sainte Elisabeth ».

De curieuses sculptures

Près de la tour, à droite, un bénitier porte une curieuse inscription. Ce ne sont pas des signes cabalistiques, mais des marques de tâcherons sous lesquelles ont lit la date 1589. M. Pierre de La Haye, consulté sur ce point, nous écrit ceci : « Ce sont des marques de tâcherons assez banales, sauf la 7^e vers la droite, qui pourrait être le signe d'un tâcheron lui-même fils, voire petit-fils de tâcheron... sous expresse réserve. En France, ce genre de signes ne survit guère au XV^e siècle, alors qu'en Bretagne il se prolonge au XVI^e. Ces marques ne nous indiquent pas l'identité des tâcherons qui les ont gravées. Quelquefois, elles aident à comprendre que ces tâcherons travaillaient en équipes volantes, allant d'un chantier à l'autre, dans un cadre géographique difficile à cerner. Les marques n'étaient pas seulement le signe individuel du tâcheron ; elles guidaient la main-d'œuvre dans le délicat ordonnancement des pierres taillées ; les pierres étaient trop pesantes pour que l'on ait pu se permettre d'hésiter dans leur pose ».

M. de La Haye nous a en outre confié que ces inscriptions présentent ici un caractère rare : tous les tâcherons ont signé sur la même pierre. Quand ? Lors d'une reconstruction de l'église, vers 1589, probablement. Pourquoi ? Cela restera leur secret. On ne retrouve pas de tels signes ailleurs dans l'église.

A gauche, les fonts baptismaux méritent notre attention. On n'y voit



Une sculpture des fonts baptismaux : elle paraît très moderne dans sa schématisation. De grosses rides creusent les joues rebondies autour d'un large sourire.

Bien sûr, nous ne dirons pas que cet édifice est une merveille de l'art. Bâtie sur le plan d'une croix latine, elle a succédé à une église jugée « basse et sans régularité... tombant en ruine et étant vraiment menaçante en quelques parties ». (1863). Ce sont les expressions qui reviennent dans les cahiers de paroisses pour justifier, au siècle dernier, la reconstruction d'églises qui dataient peut-être du début du XVII^e siècle et qui auraient sans nul doute plus de cachet à nos yeux. Mais la Révolution et les intempéries les avaient bien fait souffrir.

Si le plan cadastral de 1828 est exact, l'ancienne église avait un transept large, celui de N.D. de Grâces, l'autre était plus réduit. Par ailleurs on sait qu'un ossuaire se trouvait dans l'enclos, le plan de 1828 ne le détache pas de l'église. En 1836, on avait rebâti une tour, dans un style jugé « manqué », sans autre détail. Le pavé de l'église devait compter de nombreuses pierres tombales, puisqu'on enterra dans l'église jusqu'en 1758.

Une erreur d'architecte

Pourquoi l'église de Rospez n'a-t-elle pas de flèche ? C'est une erreur de l'architecte. Une lettre du 25 septembre 1866, émanant de la sous-préfecture, indique, alors qu'on préparait la reconstruction de l'église, que les murs du clocher sont trop peu épais pour supporter

Il ne semble pas qu'il y ait eu à ce moment de problème financier, dans d'autres paroisses (Ploumeur-Bodou), la flèche a bien été construite plus tard que la tour. La raison a peut-être été administrative. Toujours est-il qu'avec Penvénan, Kermaria, Servel, Rospez a une tour sans flèche.

L'église a gardé quelques vieilles pierres de l'ancien édifice. En particulier au-dessus des deux portes latérales, à l'extérieur. Au nord, un personnage en longue robe, mains jointes, quel est ce saint qui ressemble à un moine ? A l'est, un blason dans une couronne tressée ornée de coquilles Saint-Jacques. Ce blason est parti et chaque côté comprend lui-même plusieurs armes, peu lisibles car la pierre est usée. A gauche, il semble qu'il y ait une merlette, à droite une merlette associée à ce qui ressemble à un animal bondissant. Mais rien que l'on puisse identifier avec certitude.

Pénétrons dans la nef : elle est largement éclairée par de hauts vitraux, tous dans la même harmonie de dessins et de couleurs. Ils sont signés « Fialeix à Mayet, Sarthe, 1781 ». Tous ne représentent pas des saints très connus, ainsi pour sainte Jeanne Françoise de Chantal et sainte Françoise d'Amboise. Pour quatre d'entre eux, on connaît le généreux donateur Vincent et François Le Montréer, Catherine Queffeuou, tante du notaire M^e Pierre Queffeuou, Marie

plus la lourde cuve en plomb qui contenait l'eau baptismale, le couvercle en bois signé de Le Merrer, un ébéniste dont nous reparlerons, se trouve dans un comble. Baissons-nous et regardons, six têtes sculptées avec une très grande fantaisie. Suivons-les à partir du trou d'évacuation des eaux : n^o 1, surface lisse sans sculpture ; n^o 2, un visage qui marque une grande tristesse ; n^o 3, deux traits esquissent un fin sourire, un seul œil est dessiné en ovale ; n^o 4, deux yeux, la lèvre supérieure est plus proéminente ; n^o 5, un visage paisible aux yeux plissés en un simple trait ; n^o 6, s'opposant à la tristesse du n^o 2, les mêmes rides du visage encadrent cette fois un large sourire.

Il y a certainement là un symbolisme ; pour notre part nous suggérons d'y voir le passage du néant puis de la tristesse de l'homme sans Dieu, à la joie du baptisé. Pour l'exécution, ces fonts ressemblent

sement sont d'un travail encore plus compliqué puisque aucune n'est symétrique dans sa taille.

Levons les yeux : au sommet des colonnes, feuilles d'acanthe et volutes sont récentes, mais on doit remarquer les personnages barbus, hirsutes, et les têtes de chiens aux longues oreilles pendantes : là où elles n'existaient plus, on les a reproduites en plâtre en reconstituant l'église.

Voyons maintenant l'autel de N.D. de Grâces, dont le pardon a supplanté la fête des saints Pierre et Paul à qui est dédiée l'église. Il est visiblement plus soigné que l'autel latéral. On y a versé à profusion fines colonnettes, fleurons et clochetons ciselés. L'œuvre est signée « Le Merrer père et fils, sculpteurs, 1871 ». Ce sont ces célèbres ébénistes lannionnais qui ont exécuté toutes les boiseries du chœur, comme en maintes églises de la région. Le marchepied de



De quand datent les fonts baptismaux ? Peut-être seulement de la reconstruction de l'église au siècle dernier. Peut-être sont-ils aussi anciens que ceux de Brélévenc ; ils portent les traces d'un badigeon blanc dont ils ont été enduits à une époque indéterminée.

à ceux de Brélévenc, qui proviennent en fait de Plestin : là, les quatre figures ou s'opposent également joie et tristesse sont plus finement travaillées et par exemple la chevelure est représentée. Même artiste ? Ou plutôt libre inspiration sans plagiat ?

Près de la porte de droite, un beau bénitier surmonté d'un arc gothique. Il est orné de deux têtes assez curieuses et surmonté d'un Christ que l'humidité commença malheureusement à effriter. Ce sont encore des vestiges de l'ancienne église.

Pierres et boiseries travaillées

Il faut supposer que les piliers ne sont pas du réemploi. Ils sont du plus pur style néo-gothique une colonne carrée dont chaque côté s'orne d'une colonne engagée. Les deux piliers du transept compliquent cette structure : un carré central est élargi en chaque coin par un carré qui porte 3 colonnes engagées ; les pierres du soubas-

l'autel est entièrement marqueté : il ne comporte pas moins de 450 petites pièces de bois aux couleurs contrastées ; il fait malheureusement le régal des vers et il serait utile de le préserver.

Dans sa niche, la statue de la Vierge n'est plus descendue pour le pardon : bien qu'elle soit de bois, l'exercice est trop périlleux. C'est la seule belle statue de l'église et elle a de l'allure dans ses habits blancs brodés d'or. Elle porte le cœur de métal dans lequel le recteur, en 1864, lors de la mission prêchée à Rospez, déposa la liste de ses paroissiens, le papier ne s'y trouve plus, mais Notre Dame n'oublie pas ses fidèles Rospeziens, pas plus que nous n'oublions cette église « sans style ».



Le bénitier près du proche d'entrée est une pièce curieuse : grec ou hébreu ? Les caractères qu'il présente sont en fait des marques d'artisan.